Cahiers du MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe
Russie - Empire russe - Union soviétique et États indépendants

47/1-2 | 2006
Repenser le Dégel

L'union soviétique et les intellectuels africains

Internationalisme, panafricanisme et négritude pendant les années de la décolonisation, 1954-1964

Constantin Katsakioris

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/monderusse/9589
DOI : 10.4000/monderusse.9589
ISSN : 1777-5388

Éditeur
Éditions de l'EHESS

Édition imprimée
Date de publication : 1 juin 2006
Pagination : 15-32
ISBN : 2-7132-2096-3
ISSN : 1252-6576

Référence électronique
Constantin Katsakioris, « L'union soviétique et les intellectuels africains », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 47/1-2 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2006, consulté le 02 septembre 2022. URL : http://journals.openedition.org/monderusse/9589 ; DOI : https://doi.org/10.4000/monderusse.9589

CONSTANTIN KATSAKIORIS

L'UNION SOVIÉTIQUE ET LES INTELLECTUELS AFRICAINS

Internationalisme, panafricanisme et négritude pendant les années de la décolonisation, 1954-1964

Le débat des historiens sur les représentations de l'Union soviétique dans le monde non communiste et sur les positions des intellectuels étrangers face au système soviétique a sans aucun doute sa propre histoire, certes assez longue, mais néanmoins ouverte. Le monde occidental, la France surtout, fut le terrain de référence privilégié de l'histoire des enchantements et des désenchantements que firent naître la construction du socialisme en Russie soviétique dans l'entre-deux-guerres et la superpuissance du vainqueur du fascisme après 1945[1]. L'aura de légende entourant les voyageurs occidentaux et leurs diatribes sur l'Union soviétique ont constamment intrigué les historiens mais ont eu en même temps un effet inverse : restreindre strictement la recherche historique à la seule interaction entre le monde soviétique et le monde occidental qui s'était réservé la part du lion. Ce faisant, une histoire extrêmement riche, celle des relations idéologiques et culturelles entre l'Union soviétique et le « monde tricontinental » (Afrique, Asie et Amérique latine) demeure jusqu'à présent encore peu explorée[2].

1. Plusieurs travaux sur les relations entre l'URSS et l'Occident ont nourri notre réflexion : Sophie Cœuré, *La grande lueur à l'Est : Les Français et l'Union soviétique, 1917-1939*, P.: Seuil, 1999 ; sur le regard soviétique : Michael David-Fox, « The Fellow Travelers Revisited: The ''Cultured West'' through Soviet Eyes », *The Journal of Modern History*, 75, juin 2003, p. 300-335. Pour l'après-guerre, vu à travers le discours des intellectuels français : Tony Judt, *Past Imperfect: French Intellectuals, 1944-1956*, Berkeley : University of California Press, 1992.

2. Zaki Laïdi, éd., *L'URSS vue du Tiers monde*, P. : Karthala, 1984 ; Walter Laqueur, ed., *The Pattern of Soviet Conduct in the Third World*, New-York : Praeger, 1983 (« The attractions of ideology », p. 17-20 et « Cultural diplomacy and exchanges », p. 27-29). Sur les relations entre Russie, URSS et Afrique : Allison Blakely, *Russia and the Negro: Blacks in Russian History and Thought*, Washington, D.C. : Howard University Press, 1986 ; Kate Baldwin, *Beyond the*

Cahiers du Monde russe, 47/1-2, Janvier-juin 2006, p. 15-32.

Décentrant ce débat dominant, je me propose ici de tenter une approche des rapports intellectuels et des regards croisés entre l'Union soviétique et le monde africain pendant ces années de décolonisation de la plus grande partie de l'Afrique qui coïncident avec la période khrouchtchévienne. La lutte de l'Afrique pour l'indépendance et l'intensification des mouvements anticolonialistes trouvèrent un écho en URSS, qui, s'engageant sur plusieurs plans, assuma son rôle de grande puissance anti-impérialiste. Ce déploiement de la politique africaine, voire afro-asiatique, ne fut possible, dans son contenu et son ampleur, qu'à la faveur des nouvelles conditions politiques du Dégel. La coexistence pacifique avec l'Occident et l'acceptation de modèles alternatifs du socialisme eurent pour conséquence la création de liens sans précédent entre l'Afrique et l'Union soviétique, liens qui furent pourtant relâchés, avec la dissolution de l'URSS, aussi subitement qu'ils avaient été créés.

L'histoire des relations soviéto-africaines fera ici l'objet d'une lecture « en contrepoint », envisagée à la fois du côté soviétique et du côté africain, au croisement entre communisme soviétique et socialisme africain, entre négritude et internationalisme prolétarien[3]. Tant pour les Soviétiques que pour les Africains, la découverte de l'Autre non seulement alimenta l'interaction idéologique, mais engendra une confrontation socioculturelle qui prit la forme d'une reconnaissance mutuelle durable : appréciation des capacités et des perspectives de la société africaine par les Soviétiques et, en retour, valorisation des qualités du système soviétique par les Africains, dans le cadre plus ou moins explicite de la comparaison avec les autres modèles politiques et socioculturels, occidentaux et non occidentaux. La confrontation de ces deux aspects, évidemment interdépendants, subissant aussi l'impact du climat de méfiance de la guerre froide, entraîna de part et d'autre la remise en question des conditions et de la nature du rapprochement entre l'Afrique noire et l'Union soviétique.

Les contacts entre les intellectuels africains et les écrivains ou africanistes soviétiques et entre leurs institutions fournissent ici un axe interprétatif pertinent pour comprendre cette décennie des relations soviéto-africaines[4]. Dans un premier temps, je revisiterai l'engagement de l'URSS en faveur des pays d'Afrique et d'Asie en me focalisant sur les prises de positions suscitées par la question cruciale de la décolonisation. Je me concentrerai ensuite sur la Conférence de Tachkent, la réaction de la Société africaine de culture (SAC) contre l'engagement de l'URSS dans le mouvement afro-asiatique et le contrecoup de cette réaction sur les

---

Color Line and the Iron Curtain: Reading Encounters between Black and Red, 1922-1963, Durham et Londres : Duke University Press, 2002 ; Maxim Matusevich, *No Easy Row for a Russian Hoe: Ideology and Pragmatism in Nigerian-Soviet Relations, 1960-1991*, Trenton : Africa World Press, 2003.

3. Voir Michael Werner et Bénédicte Zimmermann, « Penser l'histoire croisée: entre empirie et réflexivité », *Annales EHESS*, janvier-février 2003, p. 7-36.

4. J'utilise les termes « intellectuel » ou « intelligentsia » comme synonymes, en insistant tant sur leur fonction que sur leur engagement. Pour les différents usages de ces termes, voir François Dosse, *Histoire intellectuelle, histoire des intellectuels*, P. : La Découverte, 2003, p. 15-41.

organisateurs de la conférence. Enfin, je tenterai d'historiciser l'attitude de la SAC et la prise de distance des intellectuels africains qui incarnaient alors le courant de la négritude face aux initiatives soviétiques. Bien que, à cette époque, la SAC constituât l'organisation la plus importante des intellectuels africains, et la négritude un courant idéologique et culturel extrêmement influent, mes conclusions ne porteront pas sur l'ensemble des intellectuels noirs, mais s'attacheront surtout au parcours de certains, comme Léopold Sédar Senghor et Aimé Césaire. J'espère éclairer ainsi certains enjeux majeurs de la confrontation entre projet internationaliste afro-asiatique soutenu par l'URSS et projet de la négritude ou du socialisme africain soutenu notamment par les intellectuels francophones regroupés autour de la SAC et de la revue *Présence africaine*.

L'Union soviétique, la solidarité afro-asiatique et la décolonisation, 1954-1958

Lors d'un repas en l'honneur d'une délégation de l'Association France-URSS à Tachkent au printemps 1954, le camarade Kučkarov, ministre de la Culture de la République soviétique d'Ouzbékistan et hôte de la soirée, fut mal inspiré : « Dans son discours, il condamna vigoureusement la politique coloniale du gouvernement français en Algérie, en Tunisie et au Maroc et porta un toast à l'indépendance de ces pays. En réponse à ce discours, quatre membres de la délégation quittèrent démonstrativement la table en signe de protestation »[5].

Cet incident « extrêmement désagréable », qui figure parmi d'autres dans le rapport annuel sur la réception des délégations étrangères par la VOKS, fournit un bon point de départ permettant de comprendre les opinions comme les attitudes des Soviétiques face à la question de la décolonisation avant 1955. D'une part, plusieurs acteurs politiques en Union soviétique — le ministre Kučkarov en est un cas assez typique —, partageant de « bons sentiments anticolonialistes », optaient sans ambages pour la décolonisation. De l'autre, ils se voyaient obligés de taire leurs opinions « avancées » sur l'indépendance des colonies, d'adopter une rhétorique souple afin de ne pas offenser les amis français, ne pas contrecarrer les priorités politiques et contredire le discours officiel de l'URSS[6] qui postulait que la véritable indépendance des colonies ne pourrait être que le fruit d'une révolution menée de front par le prolétariat de la métropole et celui des colonies. Or cela

5. « Otčet o rabote s inostrannymi delegacijami, posetivšimi Sovetskij Sojuz v 1954 godu po priglašeniju VOKS », Gosudarstvennyj Arhiv Rossijskoj Federacii (GARF), f. 5283, Vsesojuznoe obščestvo kul´turnoj svjazi s zagranicej-VOKS (Société pour les échanges culturels avec l'étranger), op. 8, Otdel po priemu inostrancev, d. 336, l. 86. Le rapport ne mentionne pas les noms des quatre protestataires.

6. Soulignons ici que si le Maghreb et le monde arabe suscitaient l'intérêt des Soviétiques et la sympathie dans les républiques soviétiques musulmanes, le destin de l'Afrique subsaharienne leur était encore indifférent, à l'exception de quelques cercles extrêmement restreints d'africanistes.

n'était pas le cas des mouvements indépendantistes au sein des empires coloniaux, aussi leurs leaders, comme Nkrumah ou Azikiwe, étaient-ils stigmatisés comme nationalistes bourgeois, Moscou ne reconnaissant alors aucune raison de les soutenir[7].

La politique extérieure de l'URSS et son discours officiel anti-impérialiste furent pourtant foncièrement modifiés et l'année 1956, avec l'engagement en faveur de Nasser pendant la crise de Suez, marqua ce spectaculaire tournant. Ce réagencement fut théorisé au XX^e^ Congrès, lequel révisa les thèses de Lenin, réhabilitant le rôle positif des bourgeoisies nationales et abandonnant le principe d'une révolution sociale préalable permettant seule l'accession à l'indépendance véritable des « nations opprimées » du tiers monde[8]. Ce nouveau schéma théorique prévoyait que les nations opprimées, sous l'égide de leur bourgeoisie nationale, prenant leurs distances à l'égard des puissances impérialistes, se rangeraient inévitablement du côté de la politique pacifiste de l'URSS et prendraient, grâce à son soutien, divers chemins vers le socialisme.

La première instance qui s'engagea à mettre en œuvre et à diffuser le soutien de l'URSS au combat des peuples pour l'indépendance nationale fut le *Sovetskij komitet solidarnosti stran Azii i Afriki* — SKSSAA (Comité soviétique de solidarité avec les pays d'Asie et d'Afrique), fondé en mai 1956[9]. Maillon d'un réseau de comités de solidarité étendu, après la Conférence du Caire en décembre 1957, à plusieurs pays asiatiques dans un premier temps, puis africains, le SKSSAA joua un rôle important dans les relations politiques, idéologiques et culturelles avec ces pays. C'était aussi un *think tank* où étaient débattus les aspects principaux de ces relations. Son président était le poète tadjik Mirzo Tursun-Zadé ; ses traits asiatiques le qualifiaient pour incarner dans les forums internationaux l'appartenance de l'URSS à l'Asie. Avec le secrétaire général du Comité, l'écrivain Anatolij Sofronov, ils étaient aussi fort actifs au sein de l'Union des écrivains soviétiques, qui, par l'intermédiaire de membres réputés, comme Evtušenko et Dolmatovskij, s'était mobilisée pour le développement des relations culturelles avec les pays d'Afrique et d'Asie. Au sein du SKSSAA s'activaient également hauts fonctionnaires des services de la diplomatie culturelle, journalistes, membres du Comité pour la défense de la paix (*Komitet zaščity mira*), autorités religieuses, savants et directeurs d'instituts. Parmi ces derniers, Ivan Potehin, ancien enseignant au *Komunističeskij universitet trudjaščihsja vostoka* — KUTV, l'africaniste de loin le

7. Voir à ce propos, Ivan Potehin, « Stalinskaja teorija kolonial´noj revoljucii i nacional´no-osvoboditel´noe dviženie v Tropičeskoj i Južnoj Afrike », *Sovetskaja etnografija*, 1, 1950, p. 24-50 ; « Antiimperialističeskoe dviženie v kolonii Zolotoj Bereg », *Sovetskoe vostokovedenie*, 2, 1955, p. 61-70.

8. Hélène Carrère d'Encausse, *La politique soviétique au Moyen-Orient 1955-1975*, P. : Presses de la Fondation nationale des sciences politiques, 1975, p. 43-67.

9. GARF, f. 9540, Sovetskij komitet solidarnosti stran Azii i Afriki, op. 1. Créé par l'URSS dans la lignée du Mouvement de la Paix, le Mouvement de solidarité afro-asiatique échappa dès le début au contrôle soviétique pour devenir un champ de bataille d'intérêts politiques et courants idéologiques divers florissant à l'époque dans l'espace tricontinental.

plus influent du pays, faisait autorité en tant que grand connaisseur de l'Afrique et premier africaniste soviétique à avoir séjourné en Afrique subsaharienne[10].

La tâche du Comité fut loin d'être facile. D'une part, le mouvement de solidarité afro-asiatique était vite devenu l'arène d'un conflit aigu entre Moscou et Pékin. D'autre part, en dépit du changement du paradigme théorique, les velléités de l'URSS à l'égard de la révolution algérienne et son refus de reconnaître *de jure* le Gouvernement provisoire de la République algérienne (GPRA), comme l'avaient fait d'autres pays du mouvement afro-asiatique mettaient à mal son image auprès des militants et intellectuels anticolonialistes. Compte tenu de la gestion de la question algérienne, l'approche soviétique restait bloquée dans cette posture conflictuelle, entre pragmatisme géostratégique et messianisme anti-impérialiste, que nous avons déjà repérée dans l'incident de Tachkent, par ailleurs totalement insignifiant. Mais bien des choses avaient changé depuis lors. Qui, en 1954, aurait imaginé que quatre ans plus tard cette même ville deviendrait un des symboles du soutien soviétique au mouvement de l'indépendance nationale dans le monde afro-asiatique ?

Tachkent 1958

En octobre 1958, la capitale de la République soviétique d'Ouzbékistan fut le théâtre d'un événement qui inaugura une nouvelle étape des politiques culturelles de l'Union soviétique. La première Conférence des écrivains des pays d'Asie et d'Afrique, organisée par l'Union des écrivains soviétiques, le SKSSAA et sous les auspices de membres distingués du parti, réunit pendant une semaine deux cents écrivains et poètes, parmi lesquels Nazim Hikmet, Tara Shankar Banerji, Williams Du Bois, ainsi que le jeune Mário de Andrade… Dans son message inaugural, Nikita Hruščev donna le ton politique de la conférence, mettant l'accent sur « le rôle actif des écrivains d'Asie et d'Afrique pour le développement de la conscience nationale des peuples qui luttent pour se libérer du joug des colonisateurs impérialistes » et exprima sa conviction que « la Conférence servira à la consolidation future de la solidarité de tous les pays qui développent une coopération sur la base des principes de Bandoeng »[11].

10. Sur Ivan Potehin, voir Apollon Davidson, « Osnovatel´ Instituta Afriki (I. I. Potehin) », *Stanovlenie otečestvennoj afrikanistiki. 1920-e — načalo 1960-h*, M. : Nauka, 2003, p. 116-135. Parmi les responsables des relations avec les pays africains et asiatiques citons Z. Babahanov, président de la Direction spirituelle des musulmans d'Asie centrale et du Kazakhstan, qui accueillait souvent des délégations des pays musulmans ; A. Arzumanjan, directeur de l'IMEMO, *Institut mirovoj ekonomiki i meždunarodnyh otnošenij* ; B. Gafurov, directeur de l'Institut d'orientalisme ; enfin la figure très importante de Šaraf Rašidov, président du Soviet suprême d'Ouzbékistan.

11. « Privetstvie Predsedatelja Soveta Ministrov SSSR, N. S. Hruščeva, učastnikam konferencii pisatelej stran Azii i Afriki », Rossijskij Gosudarstvennyj Arhiv Literatury i Iskusstva (RGALI), f. 631, Sojuz Pisatelej SSSR, op. 26, (Inostrannaja Komissija), ed. hr. 6093, l. 2.

La conférence apportait en effet plusieurs nouveautés. L'organisation de la première rencontre entre les écrivains et les poètes d'Asie et d'Afrique fut décisive au niveau international. Tachkent donna l'occasion à ses participants de confronter leurs opinions sur « le rôle de la littérature et de la culture dans le combat pour l'indépendance nationale », question d'importance primordiale pour la « décolonisation des esprits », comme le développera par la suite un lauréat du prix Lenin, l'écrivain kenyan Ngugi Wa Thiong'o[12]. À l'instar de la Conférence anticolonialiste de Bruxelles, organisée en 1927 par Willi Münzenberg et le Komintern, Tachkent devint aussi une tribune internationale où plusieurs intellectuels non occidentaux, d'obédiences idéologiques diverses, purent dénoncer l'impérialisme occidental et exiger la libération immédiate et l'indépendance de leurs pays[13]. Après l'intervalle de près de trente ans d'une politique stalinienne de « lutte des classes » et de fronts populaires antifascistes, la Conférence de Tachkent renouait avec celle de Bruxelles, rouvrant les perspectives de collaboration avec des forces anticolonialistes non communistes au nom d'une cause anti-impérialiste supposée commune. Le mouvement des écrivains et poètes africains et asiatiques, lancé à Tachkent, se dota aussi d'un Secrétariat permanent à Colombo, capitale du Sri Lanka. Celui-ci s'employa à organiser d'autres rencontres d'auteurs africains et asiatiques engagés, avant qu'il ne succombe à la rivalité sino-soviétique, qui mina le mouvement afro-asiatique, tant intellectuel que politique.

Pour l'Union soviétique, les nouveautés de la Conférence de Tachkent ne furent pas moins significatives. À cette occasion, l'Union des écrivains et le public soviétique découvrirent une littérature totalement inconnue, ouverte à des problématiques et des styles assez éloignés du réalisme socialiste et de l'humanisme de la littérature soviétique : celle du monde africain. Dès lors, des recueils de poètes noirs, comme Léopold Sédar Senghor ou Mário de Andrade, certains romans d'auteurs, comme Chinua Achebe ou Alex La Guma, devinrent accessibles en plusieurs langues soviétiques et furent diffusés à des millions d'exemplaires[14]. Les premières traductions d'œuvres africaines, souvent faites à la va-vite pour les besoins de la politique culturelle et donc peu soignées, furent suivies de journées de poésie africaine, d'émissions radiophoniques, d'expositions artistiques et culturelles sur le continent noir[15].

---

12. *Ibid.* l. 11. Ngugi Wa Thiong'o, *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature*, Nairobi : Heinemann Kenya, 1986.

13. Sur la Conférence de Bruxelles, voir Robert Young, *Postcolonialism : An Historical Introduction*, Oxford : Blackwell, 2003b[©2001], p. 176.

14. Après la Conférence de Tachkent et jusqu'à celle de Bakou (1966), des livres d'auteurs de 40 pays africains ou asiatiques furent traduits dans 54 langues des peuples de l'URSS, avec un tirage total dépassant les cent millions d'exemplaires. Durant la même période, la presse soviétique publia les écrits de 900 écrivains et poètes africains ou asiatiques. Voir le discours de S. Azimov dans « Rasširenoe zasedanie sov. kom. po svjazjam s pisateljami stran Azii i Afriki », 30 août 1966, RGALI, f. 631, ed. hr. 14, l. 10.

15. « Izd. v SSSR hudožestvennoj literatury stran Azii i Afriki za 1918-1961 gody », RGALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 6117, l. 1-3. Sur la mauvaise qualité de certaines traductions, voir V. Česnokov, « Ob izdanii proizvedenij afrikanskih i belgijskih pisatelej v SSSR », RGALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 4810, l. 1.

Ces activités ainsi que les voyages d'échange de part et d'autre faisaient partie de la découverte, de l'étude et de l'interprétation, voire de la séduction, de ces Autres éloignés qu'étaient les Africains pour les Soviétiques.

Mais la portée de la conférence fut également capitale au niveau politique. Bien qu'absente de la conférence historique de Bandoeng en 1955, l'Union soviétique revint en force à Tachkent avec ce qu'on appela la « Bandoeng littéraire » qui, en réalité, fut politique. C'est là que fut initié l'effort soviétique pour coordonner l'action des intellectuels des pays postcoloniaux ou en voie de décolonisation contre l'ennemi commun : l'impérialisme. En mettant l'accent sur sa dimension asiatique – le choix d'une ville musulmane, capitale d'une république asiatique de l'URSS, n'était à cet égard aucunement un hasard — l'Union soviétique, à travers sa nouvelle politique culturelle, revendiquait le rôle de l'ami sage et de guide intellectuel pour tous ces États qui luttaient pour leur indépendance, même si la plupart étaient anticommunistes. D'ailleurs, comme Hruščev lui-même le faisait remarquer dans son message d'ouverture, ce qui primait à cette étape-là du combat des pays d'Afrique et d'Asie, c'était « le développement de la conscience nationale », foncièrement anti-impérialiste, et non pas la lutte des classes. Par là, les intellectuels africains et asiatiques étaient appelés à jouer un grand rôle en renforçant la conscience nationale de leurs peuples contre l'impérialisme occidental, désormais incarné par les États-Unis, et en s'alignant sur le mouvement afro-asiatique que l'Union soviétique espérait bien réformer et coordonner progressivement.

Tachkent initia la nouvelle politique culturelle de l'Union soviétique qui fut aussi présentée par un slogan romantique : « la conquête des cœurs et des esprits » des peuples non occidentaux. C'était une initiative ambitieuse, un rapprochement spectaculaire avec les représentants de pays qui ne pouvaient pas encore, et ce jusqu'à la fin de la période stalinienne, prétendre gagner la confiance de l'Union soviétique. Ce fut aussi la première rencontre de grande ampleur entre intellectuels du « deuxième monde », le bloc communiste, et du « tiers monde ». Elle recelait cependant des tensions que l'ambiance triomphale du discours de solidarité tendait, sur le moment, à dissimuler.

Comme ces confrontations politiques et idéologiques en témoignent, l'ouverture soviétique à l'intelligentsia afro-asiatique demeurait une opération extrêmement fragile. Les préoccupations politiques et culturelles des écrivains africains et asiatiques coïncidaient peu avec la vision soviétique. Ce faisant plusieurs participants prirent rapidement leurs distances à l'égard des organisateurs ou tentèrent de promouvoir leurs propres causes nationales. Les écrivains arabes, sous l'impulsion du secrétaire général du Conseil de solidarité afro-asiatique lui-même, Youssef El Sebai, boycottèrent la conférence, tandis que la délégation algérienne saisit l'occasion de réclamer la reconnaissance du Gouvernement provisoire de la République algérienne, demande qui n'aboutit finalement pas[16]. Soucieuse de contrecarrer la

16. Le représentant algérien, Mohammed Hadj Yala, qui participa à la conférence sous le pseudonyme de Mohammed El Arabi, joua ce « rôle désorganisateur » et tint des « propos démagogiques ».

propagande soviétique, la délégation indienne opta de son côté pour une conférence proprement littéraire, non politisée, tandis que d'autres délégués évitaient soigneusement d'identifier l'impérialisme international et les États-Unis, comme le souhaitaient les organisateurs[17]. Mais la contestation la plus résolue à l'égard de l'entrisme soviétique et de sa mainmise sur le mouvement afro-asiatique provint, sans aucun doute, de là où les organisateurs l'attendaient le moins : l'Afrique.

La question de la participation à la Conférence de Tachkent des représentants de la Société africaine de culture (SAC), qui regroupait l'élite des intellectuels africains, de Léopold Sédar Senghor, Richard Wright, Aimé Césaire, à Frantz Fanon et plusieurs autres, révéla vite les difficiles équilibres et la complexité des enjeux de cette « amitié » naissante entre les intellectuels africains et l'Union soviétique. Son secrétaire général, Alioune Diop, fondateur de la revue et des éditions *Présence africaine*, arriva aux séances préparatoires pour représenter la Société et transmit deux propositions qui ne furent absolument pas du goût des organisateurs[18]. La première exigeait que la Société africaine de culture choisît elle-même les écrivains et les poètes qui allaient représenter l'Afrique à la Conférence. Pour la SAC, cela allait de soi, dans la mesure où la conférence s'inscrivait dans le mouvement afro-asiatique, l'URSS n'en étant que l'hôte et le pays initiateur. La deuxième, bien plus hardie, suggérait que l'Union soviétique participât à la conférence en tant que simple observateur, en fait qu'elle se retire du mouvement afro-asiatique[19].

D'autres questions soulevées par Alioune Diop telles que le nombre des écrivains et poètes qui représenteraient l'Afrique, l'élimination des républiques soviétiques de la conférence furent évidemment toutes rejetées[20]. La délégation chinoise intervint immédiatement contre les propositions de Diop, la rupture URSS-Chine par rapport au mouvement afro-asiatique n'étant alors pas encore consommée. L'Union des écrivains soviétiques reprochait à la Société africaine de culture le fait que, « dirigée par des nationalistes bourgeois, hostilement prédisposés à notre égard [les Soviétiques], non seulement elle ne voulait pas contribuer au succès de la Conférence, mais elle a[vait] tout fait pour la faire échouer, en posant quasiment l'ultimatum de l'absurde exigence de la non-participation de la délégation de l'URSS à la Conférence »[21].

---

17. Pour tous ces incidents, voir « Pamjatnaja zapiska v CK KPSS ob itogah Konferencii pisatelej stran Azii i Afriki v g. Taškente », RGALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 6104. Voir également deux débats du SKSSAA sur Tachkent : GARF, f. 9540, op. 1, d. 12 et d. 13.

18. Sur Alioune Diop, voir *Hommage à Alioune Diop. Fondateur de* Présence africaine, Rome : Éditions des amis italiens de *Présence africaine*, 1975. Pour la SAC, voir « Deuxième congrès des écrivains et des artistes noirs », *Présence africaine*, 1 (24-25), février-mai 1959, p. 431. Et sur *Présence africaine* en général, Valentin Y. Mudimbe, ed., *The Surreptitious Speech.* Présence africaine *and the Politics of Otherness, 1947-1987*, Chicago et Londres : The University of Chicago Press, 1992.

19. Protokol zasedanija Aziatsko-Afrikanskovo podgotovitel´nogo komiteta, Tachkent, 1er septembre 1958, RGALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 6091, l. 2-6.

20. *Ibid.* Et V. Česnokov, konsul´tant inostrannoj komissii « Aliun Diop », RGALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 6381, l. 1-2.

21. GALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 6104, l. 5.

Certes une conférence afro-asiatique n'était guère envisageable sans la participation d'écrivains africains, mais elle ne l'était pas non plus avec celle d'écrivains suspects de vouloir contrecarrer le discours des organisateurs. Ces derniers prirent donc la décision « de refuser les "services" de la Société africaine de culture et d'inviter à la conférence des délégués d'Afrique par le biais d'autres organisations »[22]. C'est la contribution de Benjamin Matip, entre celles des écrivains africains qui participèrent finalement à la conférence, qui fut jugée la plus positive par les organisateurs. Certes, le jeune écrivain camerounais écrivit un roman d'après les impressions positives de son voyage à Tachkent sous le titre éloquent *Un Africain en URSS*, mais ses espoirs de le publier en URSS ou ailleurs demeurèrent vains[23].

Internationalisme prolétarien, panafricanisme et négritude : regards croisés

Les événements de Tachkent étaient emblématiques des vicissitudes que rencontra dès le début la construction de l'« amitié » soviéto-africaine. Mais ils étaient aussi révélateurs de la logique et des visées de la nouvelle politique culturelle de l'Union soviétique qui furent immédiatement décelées par les participants. La façon dont les organisateurs mirent en scène ce « Bandoeng littéraire » et tentèrent de s'approprier le discours anticolonialiste fut perçue comme une agression tant par plusieurs intellectuels africains que par certains intellectuels arabes et asiatiques. Face à cette résistance inattendue, l'euphorie initiale des écrivains et des responsables pour la politique culturelle fit place au scepticisme. Un signe visible de l'usage négatif de catégories analytiques naguère encore considérées comme positives — précisément dans le contexte de la lutte anti-impérialiste — fut le terme de « nationaliste bourgeois » qui stigmatisait Alioune Diop et la SAC. Cet usage négatif était une reprise de l'argumentation de la période stalinienne qui, réutilisée pendant la période khrouchtchévienne, témoignait d'un doute quant à l'efficacité de la nouvelle politique soviétique à l'égard du tiers monde, politique fondée sur une collaboration avec toutes les forces anticolonialistes, communistes ou non[24].

22. *Ibid.*

23. Discours d'Anatolij Sofronov, « Stenogramma zasedanija Prezidiuma SKSSAA », GARF, f. 9540, op. 1, d. 13, p. 11. Lettre de B. Matip au journal *Nouvelles de Moscou*, 28 avril 1959, et réponse de P. Melkov, Otv. Sekr. SSODa, 8 août 1959, GARF, f. R-9576, Sojuz sovetskih obščestv družby i kul´turnoj svjazi s zarubežnymi stranami, op. 12, Otdel stran Bližnego i Srednego Vostoka i Afriki, d. 38, l. 208 et l. 209 respectivement. Sur Matip et la Conférence de Tachkent en général, voir également les rapports de l'ambassadeur de France à Moscou, Maurice Dejean, dans les Archives du ministère des Affaires étrangères, série « Europe », sous-série « URSS 1944-1960 », n° 229, série 36, sous-série 36, dossier 4, fo. 102-104, 107-109 et 113-123.

24. Sur les usages soviétiques de la catégorie analytique « nationaliste bourgeois », voir Jerry F. Hough, *The Struggle for the Third World: Soviet Debates and American Options*, Washington : The Brookings Institution, 1986, p. 142-165.

C'était là aussi le signe d'une confusion quant aux cibles et aux méthodes de cette politique, confusion que le dégel idéologique et le manque de connaissances et d'informations sur le monde africain et ses intellectuels ne firent qu'accentuer. Les responsables soviétiques, soucieux d'accomplir leur tâche de « conquête des cœurs et des esprits » africains et de se faire une place durable dans le champ florissant des relations soviéto-africaines, se sont longtemps ingéniés à déterminer « avec qui » et « pourquoi » nouer des contacts et collaborer. D'autres catégories inventées après Tachkent pour distinguer les différentes attitudes politiques des intellectuels africains — comme « diopistes » et « antidiopistes » — témoignent aussi d'une vision réductrice qui ne résolut pas leurs dilemmes[25]. Le recours à de telles catégories attestait que, au-delà des débats théoriques qui agitaient le milieu orientaliste soviétique depuis le milieu des années cinquante, c'était plus encore l'empirisme qui avait conditionné les critères et la pratique de la politique africaine de l'Union soviétique. Et ce tout nouvel empirisme indiquait qu'il fallait corriger l'optimisme du XX^e Congrès dans le sens d'une politique plus pragmatique.

Néanmoins, malgré des premiers contacts peu encourageants, les efforts pour créer des liens avec l'intelligentsia africaine se multiplièrent. La tactique adoptée fut celle-ci : ne rompre ni avec la SAC, ni avec *Présence africaine*, mais garder avec elles des relations « amicales » ; n'en soutenir pas moins l'aile prosoviétique dans l'espoir d'un « coup d'État » contre les intellectuels « bourgeois » ou « européanisés »[26]. De jeunes écrivains communistes furent conviés en URSS à participer aux conférences et séminaires organisés par l'Union des écrivains. Un des plus charismatiques, Ousmane Sembène, profita de ses droits d'auteur pour faire des études de cinéma et devint ainsi le « père du cinéma africain »[27]. Des écrivains prosoviétiques qui jouissaient déjà d'une réputation — Alex La Guma en est peut-être le meilleur exemple — étaient invités à publier dans la presse soviétique, alors qu'ils participaient aux réunions internationales d'écrivains pour soutenir les positions de l'URSS[28].

À l'Union des écrivains et au SKSSAA vint s'ajouter en 1959 la *Sovetskaja associacija družby s narodami Afriki* — SADSNA (Association soviétique d'amitié avec les peuples d'Afrique). Elle fit tout pour développer les échanges culturels par la création d'associations d'amis de l'URSS en Afrique, auxquelles elle attribuait un certain nombre de bourses d'études pour l'*Universitet družby narodov imeni P. Lumumby* — UDN (Université de l'amitié des peuples) qui ouvrit ses portes l'année suivante. Elle assurait aussi l'accueil et les séjours en

25. Pour un bilan sur la Conférence de Tachkent, le voyage d'Alioune Diop, les « diopistes » et les « antidiopistes », voir « Stenogramma zasedanija Prezidiuma SKSSAA », 20.11.1958, GARF, f. 9540, op. 1, d. 13, l. 11-28.

26. *Ibid.* Discours d'Anatolij Sofronov, p. 28.

27. Voir la correspondance Ousmane Sembène-Ivan Potehin, GARF, f. R-9576, op. 14, Otdel Afriki, d. 1, l. 125-126.

28. À la rédaction de la revue afro-asiatique *Lotus*, La Guma était le meilleur ami de l'URSS ; certaines de ses nouvelles étaient tirées à 1,5 ou 2 millions d'exemplaires, à la grande satisfaction de l'écrivain qui percevait ses droits d'auteur en livres sterling. Lettre de V. Somov, Directeur des éditions Hudožestvennaja Literatura au camarade N. T. Fedorenko, secrétaire de l'Union des écrivains de l'URSS, 22 mai 1973. Et lettre de Fedorenko à Somov 11 mai 1973. RGALI, op. 27, Inostrannaja Komissija, ed. hr. 1544, l. 2.

URSS de gens de lettres d'Afrique, pour lesquels elle prévoyait généralement des visites au musée et au lycée Puškin, espérant créer par là la filiation historique imaginaire de l'amitié entre la Russie et l'Afrique. La SADSNA était présidée par Ivan Potehin, qui occupait également le poste de directeur de l'Institut d'Afrique, créé en 1960 à Moscou. Ce coordinateur principal de la politique culturelle et de la recherche africaniste prônait la réunion de ces deux champs d'activité sous sa responsabilité afin d'améliorer la propagande soviétique à destination de l'Afrique, et particulièrement des intellectuels africains. Du bilan qu'il dressa quelques mois après Tachkent, il tirait les conclusions suivantes :

> Nous n'avons toujours pas résolu la question de l'élaboration méthodique de notre propagande. Il nous faut mettre en œuvre un travail scientifique et méthodique pour déterminer notre propagande tant dans son contenu que dans son rapport aux questions, aux idées et aux pensées particulières auxquelles elle doit s'adresser. Les camarades qui se sont rendus dans les pays africains savent de quelle immense quantité de préjugés sont remplies les têtes des intellectuels africains, et il ne s'agit pas que des Africains. On peut rencontrer la même chose en Europe, mais en Afrique, c'est plus tangible, les préjugés y sont plus forts, l'idée même de communisme sonne très mal. Il faut connaître ces préjugés afin de rechercher la façon d'approcher ces têtes et ces cœurs[29].

Ces conclusions reflètent les aspects moins romantiques de l'ouverture soviétique en vue de la conquête des cœurs et des esprits africains et surtout le décalage frappant entre le contenu du discours public et celui du discours énoncé « intra-muros », là où opinions et pensées s'exprimaient avec moins de contrainte. Aux yeux de certains Soviétiques, les Africains constituaient un peuple à part, aux « idées et pensées particulières », ce qui rendait la mission des spécialistes et des officiers culturels particulièrement compliquée et pénible. Les intellectuels africains, qui dans leur majorité faisaient montre d'une grande retenue face au discours soviétique, étaient considérés en général comme têtus et réactionnaires, voire, parmi les réactionnaires, comme les moins capables d'apprécier les valeurs de l'idéologie communiste, leurs arguments politiques n'étant perçus que comme une rumination de la propagande occidentale. D'après Potehin, pour persuader des vertus du communisme ces Africains pleins de préjugés, il fallait une propagande originale, adaptée aux besoins particuliers de la pensée africaine.

Les camarades de Potehin, peu nombreux, qui avaient également effectué un voyage en Afrique, partageaient ces opinions. Le président du SKSSAA lui-même, le poète Mirzo Tursun-Zadé, ne faisait pas exception. Au retour de la Conférence afro-asiatique de Conakry, il exposait ainsi ses impressions pour en tirer des conclusions pratiques quant à la gestion des relations avec les Africains :

> Dans le pays [la Guinée] il n'y a pas de classes, pas de bourgeoisie, toute la terre appartient à tout le monde. Tous ces cadeaux de la nature — ananas, bananes,

29. Discours de Potehin devant la Commission pour l'Afrique, qui fonctionna également sous sa direction pour une brève période au sein du SKSSAA. « Stenogramma zasedanii Komissii SKSSAA po Afrike », 15 janvier 1959, GARF, f. 9540, op. 1, d. 34, l. 12-13.

> noix de coco — tous peuvent les prendre et les manger. Quatre-vingt-dix pour cent de la population sont illettrés, il n'y a pas de presse écrite, pas de radio, et ce peuple, ce sont tout simplement de grands enfants. Voilà qu'ils se sont débarrassés du fardeau du colonialisme. Et maintenant, que faire ? Ils sortent dans les rues et chantent ou dansent. Il faut donc penser à quelque chose pour renforcer nos positions, afin que tout ce pays prenne le droit chemin, parce que ce peuple est encore pur, pour qu'on lui donne une éducation correcte et des lumières.
>
> Pour ce qui est de la propagande, je considère qu'il faut toujours agir très résolument, très efficacement et, après avoir étudié le pays, faire preuve de flexibilité par rapport à ce qu'on voit. Par exemple, dans le cas présent, il ne faut jamais oublier le tempérament africain[30].

Caractéristique du regard soviétique sur l'Afrique et les Africains, cette imagerie des pays exotiques — arbres tropicaux et sociétés primitives de peuples purs, mais irresponsables — était largement répandue dans les milieux de SADSNA et de SKSSAA, même si la grande majorité n'avait jamais mis les pieds en Afrique. D'ailleurs, cette imagerie n'était pas très éloignée de celle de l'orientalisme occidental de la période d'expansion coloniale. Et les conclusions en étaient aussi fort proches, en ce qu'elles posaient l'urgent besoin d'entreprendre une mission paternaliste qui conduirait l'Afrique dans le « droit chemin » tracé non plus par l'Occident, mais par l'URSS.

La découverte de l'Afrique confirma donc les Soviétiques dans l'idée de guider peuples et sociétés africaines vers ce modèle social et culturel supérieur régi par le socialisme scientifique, seul capable de les sortir du primitivisme. La confrontation avec les représentants de l'intelligentsia africaine, qui ne jouissait pas d'une grande estime, avait ainsi peu de chance de susciter la remise en cause de l'infaillibilité soviétique. L'interaction produisit surtout l'effet contraire, elle poussa les responsables des relations soviéto-africaines à se replier dans une attitude de plus en plus rigide face aux intellectuels africains « nationalistes bourgeois » et à adopter un discours polémique contre l'idéologie dominante en Afrique, le « panafricanisme » ou socialisme africain.

Potehin avait le premier alerté ses collègues contre le panafricanisme, qu'il voyait comme une sorte de gandhisme, une idéologie anticommuniste qui niait la lutte des classes, alors qu'elle reconnaissait la lutte des races. La diffusion de l'idéologie panafricaine et le rejet du communisme par les intellectuels africains étaient attribués à l'influence de l'ouvrage « rancunier » (*zlobyj*) du « renégat » George Padmore, *Panafricanisme ou Communisme ? La prochaine lutte pour l'Afrique*[31], dont les thèses, au grand dam des Soviétiques, dominèrent la Conférence panafricaine d'Accra en 1958. La « négritude », qui constituait le pendant francophone au socialisme africain, développée par Aimé Césaire, Léopold Sédar

30. « Stenogramma zasedanija Prezidiuma SKSSAA o poezdke sovetskoj delegacii na Konferenciju v Konakri », 25 avril 1960, GARF, f. 9540, op. 1, d. 60, l. 114.

31. George Padmore, *Panafricanisme ou Communisme ? La prochaine lutte pour l'Afrique*, préface de Richard Wright, P. : Présence africaine, 1960, réédité en 1962 avec une préface d'Alioune Diop.

Senghor et les cercles de *Présence africaine*, était également considérée comme une théorie raciste en conflit ouvert avec l'internationalisme prolétarien[32].

Mais il y avait plus grave pour les théoriciens soviétiques : les tenants du panafricanisme et de la négritude se réclamaient du marxisme pour leur propre cheminement idéologique, n'accordant pas de place privilégiée au marxisme soviétique, pas plus au nom de sa scientificité que de son universalisme. C'était précisément le cas de Senghor, dont l'autorité politique et poétique et le combat pour la réhabilitation des cultures africaines avaient été au début une cible majeure de Potehin et de l'Union des écrivains soviétiques. En dépit de leurs réserves à la théorie de la négritude, ils testèrent les limites de l'entente, exprimant leur admiration pour sa « contribution poétique à la littérature mondiale » et l'invitant par un voyage en URSS à resserrer les liens culturels[33]. Mais les divergences entre négritude et marxisme-léninisme étaient trop profondes pour permettre l'entente que Potehin avait souhaitée. Dans une lettre à propos des échanges culturels, Senghor lui faisait ainsi part de ses objections :

> Je le répète encore une fois : la « négritude » n'est pas du racisme. Nous considérons que toutes les races, tous les continents, tous les peuples apportent leur contribution à la civilisation mondiale. La négritude est l'ensemble des valeurs culturelles du Monde Noir. Le système soviétique ne dénie pas les éléments permanents de la culture russe, et cela est juste. Nous aussi, de notre côté, en construisant le socialisme africain, nous sommes conséquents avec les éléments qui composent la civilisation négro-africaine traditionnelle. Le peuple russe a donné sa propre interprétation du marxisme en s'appuyant sur la nature de la réalité russe. De notre côté, nous voulons interpréter le marxisme en s'appuyant sur la réalité négro-africaine[34].

Pour Senghor comme pour Potehin, négritude et marxisme-léninisme, socialisme africain et socialisme soviétique étaient en effet idéologiquement diamétralement opposés. L'un des enjeux majeurs fut certainement de démontrer laquelle des idéologies serait la plus adaptée pour le continent africain et offrait les perspectives d'avenir les meilleures à l'Afrique postcoloniale. Mais l'enjeu allait bien au-delà d'une simple confrontation de deux systèmes idéologiques. Il revêtait des dimensions existentielles. Pour Senghor, comme pour la plupart des intellectuels africains, le grand rêve de « construire le socialisme africain » à partir d'une idéologie élaborée par et pour les Africains était non seulement une manière de parachever la décolonisation, mais

---

32. « Iz vystuplenija I. I. Potehina o neobhodimosti ulučenija izučenija Afriki južnee Sahary v SSSR na zakrytom soveščanii sovetskih vostokovedov », 30 octobre 1958, in Apollon V. Davidson et Sergej V. Mazov, eds., *Rossija i Afrika : Dokumenty i materialy, XVIII v. — 1960 g.*, t. 2, M. : IVI RAN, 1999, p. 343-345.

33. Secrétaire de la Direction de l'Union des écrivains à L. S. Senghor (copie en français, sans le nom du secrétaire), février 1961, RGALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 6372, l. 2. Et deux lettres de I. Potehin à Senghor (copies en français), GARF, f. R-9576, op. 12, d. 40, l. 176-177, 3 novembre 1959 et op. 12, d. 96, l. 138, 31 décembre 1960.

34. L. S. Senghor à I. Potehin (copie en russe), 18 janvier 1961, GARF, f. R-9576, op.14, d.1, l. 112-113.

aussi de forger une identité collective, la « personnalité africaine ». S'accommoder au libéralisme occidental ou au communisme soviétique serait une nouvelle forme d'assujettissement et de colonisation. Le panafricanisme « rejette le système effréné du capitalisme monopoliste occidental autant que le totalitarisme politique et culturel de l'Est » avait déjà écrit George Padmore dans sa recherche d'un espace politique alternatif pour l'idéologie africaine[35]. Davantage concerné par les éléments culturels qui constituaient la base du socialisme africain, Senghor empruntait le même chemin lorsqu'il écrivait à Potehin : « La négritude est l'ensemble des valeurs culturelles du Monde Noir ». Le socialisme africain y puisait une inspiration qui reflétait la culture des nations africaines, de même que, selon Senghor, le socialisme soviétique ne pouvait aller contre « des éléments permanents de la culture russe ».

Cette dernière acception signifiait bien évidemment que le modèle soviétique ne saurait correspondre aux besoins des peuples africains. C'était aussi insinuer que le socialisme soviétique et son interprétation du marxisme n'avaient pas valeur scientifique universelle applicable ailleurs qu'en Russie. « Le peuple russe a donné sa propre interprétation au marxisme en s'appuyant sur la nature de la réalité russe ». Le peuple africain proposait désormais son interprétation « en s'appuyant sur la réalité négro-africaine ». Il n'était plus question de savoir qui donnait du marxisme l'interprétation la plus sophistiquée ou la plus proche de Marx. Il y avait plus grave : la désacralisation du marxisme par Senghor et sa réappropriation pour l'élaboration d'une idéologie destinée à l'Afrique ouvraient une brèche nouvelle dans l'édifice théorique du socialisme soviétique. Après le titisme et le maoïsme, le marxisme d'Afrique ou d'ailleurs menaçait de « provincialiser » la « patrie du socialisme ». Le marxisme « orthodoxe », ce marxisme supérieur dont l'URSS s'arrogeait le monopole, était ainsi directement contesté et démonté par Senghor. L'existence même du marxisme africain et l'écho qu'il trouvait en revendiquant le droit d'offrir une meilleure alternative au marxisme soviétique faisaient de ce dernier un marxisme parmi d'autres, voire inférieur quant à son aptitude à servir la société africaine.

Le discrédit du système soviétique et les déconvenues de la politique africaine et internationale de l'URSS suscitaient l'extrême retenue dont plusieurs intellectuels noirs faisaient montre à l'égard de l' « amitié » soviétique. Ces deux facteurs rendirent encore plus impérieuse la nécessité pour les intellectuels africains de s'investir dans une nouvelle idéologie. La politique africaine de l'URSS comme des partis communistes européens sous Staline était particulièrement fustigée par Padmore, qui alimenta une virulente polémique sur l'instrumentalisation des Africains par les communistes européens et soviétiques et sur leur exploitation opportuniste pour la promotion des intérêts de l'URSS. Dans sa *Lettre à Maurice Thorez* annonçant sa démission du PCF, Aimé Césaire dénonçait également « l'assimilationnisme invétéré », « le chauvinisme inconscient » des communistes français et le « fraternalisme » stalinien de Moscou[36].

35. Padmore, *Panafricanisme ou Communisme ?*, p. 24.

36. *Ibid.*, p. 338-356 ; Aimé Césaire, *Lettre à Maurice Thorez*, préface d'Alioune Diop, P. : Présence africaine, 1956.

Le rayonnement d'une Union soviétique « modèle politique et socioculturel » fut sérieusement ébranlé par le rapport Hruščev comme par les événements en Europe de l'Est. Une fois encore, Césaire devint le chantre de ce désenchantement ressenti très fortement par les intellectuels des colonies. L'URSS ne représentait plus le phare du socialisme mais le contre-exemple par excellence où « des bureaucraties coupées du peuple, des bureaucraties usurpatrices et dont il est maintenant prouvé qu'il n'y a rien à en attendre, ont réussi la piteuse merveille de transformer en cauchemar ce que l'humanité a pendant longtemps caressé comme un rêve : le Socialisme »[37]. Si tel était le destin du socialisme en URSS, l'espoir se réfugiait désormais ailleurs, en Pologne et en Hongrie, en Italie et en Chine, ou encore dans l'épanouissement de « la variété africaine du communisme » qui ne pouvait, selon Césaire, que se fonder sur la singularité de la culture, de l'histoire et des problèmes des gens de couleur. « Acclimater » le socialisme en Afrique était la seule issue possible pour le sauver de la défiguration stalinienne.

Publiés alors même que Hruščev opérait son ouverture messianique en direction des pays d'Afrique et d'Asie, les ouvrages de Padmore et de Césaire ont reconfiguré et alimenté le désenchantement de la majorité des intellectuels africains envers l'Union soviétique. Dès 1956 la scission intellectuelle et psychologique était déjà consommée entre communisme soviétique et socialisme africain, ce dernier offrant une alternative idéologique et un projet politique élaboré par des intellectuels africains, destiné à leur continent. Intellectuels politiciens, Padmore et Césaire comme Senghor étaient tous membres de la Société africaine de culture, les deux derniers exerçant sur elle une influence considérable. Césaire avait aussi été l'inspirateur de la ligne politique de la SAC à la Conférence de Tachkent, où il avait exprimé ouvertement, et non sans défiance, sa désapprobation à l'égard de la politique afro-asiatique de l'Union soviétique[38].

Les divergences politiques et idéologiques, exacerbées par les sentiments d'appartenance nationale ou raciale, incitèrent la SAC à se démarquer de l'« internationalisme afro-asiatique » que les Soviétiques soutenaient pour leurs propres intérêts. L'activisme des Soviétiques pour organiser l'entente afro-asiatique inquiéta les écrivains de la négritude, qui cherchèrent à contrôler les échanges culturels et à empêcher les Soviétiques d'intervenir dans leur champ intellectuel. Senghor signifia clairement à l'Union des écrivains soviétiques qu'il choisirait lui-même les jeunes écrivains sénégalais qui, dans le cadre des échanges culturels, iraient en URSS[39]. Dans le même sens, Alioune Diop protestait auprès d'Evgenij Dolmatovskij parce que « les écrivains soviétiques ne comprennent pas que

37. Aimé Césaire, *Lettre à Maurice Thorez*, p. 6.

38. L'information sur le rôle d'Aimé Césaire repose sur un témoignage de Jacques Stephen Alexis. Voir V. Česnokov, Konsul´tant Inkomissii SP SSSR sekretarju Pravlenija SP SSSR, 3 décembre 1959, « Negroafrikanskie literatury », RGALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 4807, l. 4.

39. L. S. Senghor à B. Kerbabaev (copie en russe), 05.10.1961, RGALI, f. 631, op. 26, ed. hr. 6372, l. 11.

« Présence » [africaine] c'est le centre reconnu de la culture africaine et que tous les contacts doivent passer à travers elle »[40].

L'insistance des intellectuels africains sur leur indépendance culturelle et idéologique soulevait réactions et commentaires acerbes à Moscou. Les positions de Padmore et de Césaire, puis de Diop et de Senghor, prouvaient qu'il n'y avait guère de marges de négociations et qu'en fait les limites de l'entente étaient outrepassées. Les leçons reçues de la politique extérieure — de la confrontation avec le socialisme guinéen de Sékou Touré surtout — plaidaient en faveur d'une concrétisation des exigences idéologiques, voire d'une condamnation des socialismes désignés comme non scientifiques. On changeait ainsi la donne des responsables des relations culturelles et des africanistes[41]. Recevoir des leçons de socialisme des intellectuels africains n'était pas chose facile. Si, grâce à la persévérante politique de la « conquête des cœurs et des esprits », le conflit put être évité, la lune de miel était bel et bien révolue. Dans un article-testament publié en 1964 quelques mois avant sa mort, Potehin contre-attaquait, visant explicitement Senghor et Césaire, leur rôle politique et leur production intellectuelle considérée alors comme confuse et incohérente :

> La vision sociale de la plupart des intellectuels africains, qui constituent la force motrice dans la plupart des pays africains à cause de la faiblesse de la classe ouvrière et de la bourgeoisie, est marquée par l'éclectisme, un étrange mélange d'opinions différentes, voire contradictoires et, au fond, idéalistes pour la société, les lois de son développement et le monde intérieur de l'homme[42].

Face à ce qu'il décrivait comme une faillite de l'intelligentsia africaine, incarnée par Senghor et Césaire, et face au caractère irréaliste et trompeur, voire raciste et nationaliste, du panafricanisme et de la négritude, Potehin était amené à soulever ouvertement la question majeure de la « raison d'être » des idéologies africaines dans le contexte de la guerre froide : « L'indépendance idéologique est-elle possible ? » Bien que la question ne fût que rhétorique, la réponse était emblématique : « L'effort pour mener une politique d'indépendance idéologique ne peut signifier en pratique qu'une chose : empêcher la diffusion des idées socialistes et renforcer les idées bourgeoises. »[43]

---

40. Evgenij Dolmatovskij, « Otčet o komandirovke v Alžir i Franciju », 5 septembre 1966, RGALI, f. 631, op. 27, ed. hr. 31, l. 4. Dolmatovskij commente : « Sans aucun doute, *Présence africaine* prétend avoir le monopole sur l'Afrique. »

41. L'expulsion en décembre 1961 de l'ambassadeur soviétique à Conakry, D. S. Solod, marqua une prise de distance du régime de Sékou Touré à l'égard de Moscou, mais signifia aussi qu'il ne fallait plus désormais accorder confiance à des régimes ou à des leaders qui ne se déclaraient pas résolument pour le socialisme scientifique. Sergej Vasil´evič Mazov, *Politika SSSR v Zapadnoj Afrike, 1956-1964*, thèse de doctorat, Moscou, 2002, p. 279.

42. Ivan Potehin, « Pan-Africanism and the Struggle of the Two Ideologies », *African Problems*, M.: Nauka, 1968, p. 108. Article paru initialement dans *Kommunist*, 1, 1964.

43. *Ibid.*, p. 118.

Les idéologies de l'indépendance perdaient ainsi, aux yeux de Potehin, toute utilité et n'avaient plus aucune « raison d'être » pendant la période postcoloniale. Cette disgrâce impliquait également que la politique de rapprochement avec les intellectuels africains nationalistes perdait désormais tout sens.

Conclusion

L'absence de prolétariat en Afrique permit un moment de penser que l'intelligentsia africaine, acharnée contre les colonialistes, pourrait jouer le rôle d'avant-garde dans l'alliance entre États africains postcoloniaux et URSS. De cette idée se nourrit l'optimisme éphémère qui fleurit jusqu'au début des années soixante, entre le XX^e^ et le XXII^e^ congrès. En fait, ceux qui géraient de près les relations culturelles avec l'Afrique, comme Potehin ou Tursun-Zadé, avaient vite diagnostiqué les impasses de l'entente idéologique entre socialisme soviétique et socialisme africain. De cette désillusion naquit une exaspération nourrie tant par les prises de position des intellectuels africains que par la politique de Hruščev, qui ne leur semblait pas toujours la plus appropriée. D'abord refoulé, le désenchantement face aux intellectuels africains panafricanistes, nationalistes, puis maoïstes ou castristes, refit surface vers la fin de la période khrouchtchévienne. On procéda désormais à un tri beaucoup plus rigoureux des amis et ennemis intellectuels de l'Union soviétique, la liste de ces derniers s'allongeant inéluctablement.

Le libre choix du modèle politique, un des principes de base de Bandoeng, sous la bannière desquels l'URSS avait commencé son rapprochement avec le mouvement afro-asiatique, fut directement contesté par Potehin. C'était à vrai dire le droit même de formuler une idéologie autre que communiste ou bourgeoise qui était remis en cause, bref la possibilité même d'exister en dehors de la polarisation née de la guerre froide.

En septembre 1968 Tachkent accueillit à nouveau un Symposium d'écrivains d'Asie et d'Afrique pour commémorer la conférence de 1958. Le Symposium était plus modeste que la Conférence. La Chine et ses alliés avaient organisé leur propre rencontre à Pékin et n'y participèrent pas. L'invitation à Tachkent n'avait été adressée qu'aux écrivains « progressistes » pour débattre de sujets beaucoup plus incisifs que ceux de la conférence de 1958. La dénonciation de la « révolution culturelle » en était un. L'affrontement irréversible du capitalisme et du socialisme, ainsi que la supériorité absolue de la culture socialiste sur la culture bourgeoise en furent d'autres[44].

Dix années séparent ces deux événements : le mouvement afro-asiatique en sortit mutilé. Les relations entre l'Union soviétique et les intellectuels africains

44. O. G. Agzibekov, « Spravka k voprosu dviženii pisatelej stran Azii i Afriki », RGALI, f. 631, op. 27, ed. hr. 971, l. 119-126 ; sur les préparatifs au symposium, voir aussi ed. hr. 468, l. 20-24, 30-35.

n'avaient pas véritablement progressé, loin de là. La « conquête des cœurs et des esprits », dont les louables attendus étaient la générosité et la solidarité, mais dont le présupposé tacite était la supériorité de l'idéologie soviétique, s'était révélée trop ambitieuse pour pouvoir réussir.

EHESS

kkatsakioris@yahoo.com